

"On étudie pas les oeuvres des femmes au Collège de Genève"

Autor(en): **Amal**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[94] (2006)**

Heft 1499

PDF erstellt am: **05.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-282954>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

«On étudie pas les œuvres des femmes au Collège de Genève»

Le programme de maturité fédérale en Suisse est clair: au moins un auteur suisse doit être abordé au cours des deux dernières années de Collège en cours de français. Mais qu'en est-il des femmes auteurs, y-a-t-il un règlement qui oblige les enseignants à étudier une écrivaine ?

Eh bien non ! Les élèves, au sortir du Collège, peuvent ne jamais avoir réellement abordé des auteures ou des personnages féminins. Pourquoi une telle négligence à l'encontre des femmes qui ont fourni un travail aussi important que celui des hommes et qui demeurent pourtant marginalisées ?

AMAL

En 2004, face à cette absence injustifiable des femmes dans les programmes scolaires, certaines élèves ont décidé, par voie de pétition, de prendre les choses en main et de faire que les élèves ne soient pas totalement « ignorant-e-s » de l'histoire des femmes et qu'ils réalisent que les femmes aussi (et peut-être surtout) ont joué un rôle dans l'Histoire, dans la littérature et dans les arts.

Les élèves suivent les cours qu'on leur propose et sont, d'un certain point de vue « soumis » à ce qu'on veut bien leur apprendre. Si le professeur d'histoire préfère parler plus longuement de Louis XIV plutôt que du régime de Bismarck et pas du tout des suffragettes, par exemple, c'est son droit. Mais cela n'est pas en la faveur des élèves, qui eux ont tout à fait le droit de connaître l'histoire des femmes, ou du moins, d'avoir quelques notions relatives quant aux écrivaines, artistes et scientifiques. De plus, faire place aux femmes dans les enseignements littéraires ou historiques serait l'occasion, pour celles et ceux qui ne sont pas du tout intéressé-e-s par les luttes féministes et qui pensent que cette volonté d'ouverture sur le monde féminin est absurde, de réaliser que les femmes, elles aussi, ont accompli des choses dignes d'être étudiées...

Les collégien-ne-s réagissent

Après la prise de conscience de cette injustice, certaines et certains ont lancé une initiative, qui fut signée par de nombreux élèves dans l'ensemble des collèges de Genève (une centaine de signatures seulement au Collège de Staël). Les signatures n'ont pas toujours été faciles, en raison du côté féministe de cette demande (rappelons-le, nous nous trouvons dans une société où le féminisme est souvent considéré comme « une lutte inutile dans une société où la femme est l'égal de l'homme »), malgré tout, à coup de persévérance et d'insistance, les élèves sont devenu-e-s de moins en moins réfractaires et les signatures se sont multipliées.

En fin de compte, ces jeunes personnes demandaient que leur culture générale soit plus élargie, moins limitée aux frontières inconsciemment machistes que les programmes scolaires ont érigées ; en sachant que la société de demain sera le reflet de ce qu'on lui aura enseigné. Si les femmes illustres sont oubliées, cette mauvaise habitude de considérer que tout travail effectué par une femme est forcément peu digne d'intérêt perdurera et les inégalités culturelles de genre persisteront. Voilà où doit se mener le débat pour une égalité des sexes concrètement réalisable à l'école.

Petite évolution

Aujourd'hui, suite à la pétition, qui a circulé dans les Collèges de Staël et Rousseau notamment, la situation semble s'être améliorée : il n'y a toujours pas d'obligation, néanmoins une recommandation a été faite aux enseignant-e-s afin qu'ils/elles abordent plus d'auteurs femmes ou de personnages historiques féminins. Cela s'applique particulièrement en cours de littérature française, espagnole, italienne, allemande et en cours d'histoire. Mais, cette recommandation, en vigueur depuis l'année scolaire 2004-2005, semble être une manière de faire taire celles et ceux qui réclamaient le changement, sans réellement prendre en compte la complète demande des pétitionnaires. Car il reste une question sans réponse: pourquoi toujours rien n'est-il mis en place par le Département de l'Instruction publique pour promouvoir une certaine parité dans les programmes scolaires ? Pourquoi l'oubli des femmes dans ce qui est enseigné est-il si peu discuté ? Peut-être parce que dans l'inconscient collectif, les femmes, de par leur condition servile et leur position d'extrême soumission n'ont joué aucun rôle dans l'Histoire, laissant les grands exploits à leurs époux. Mais cette pensée n'est-elle pas un peu trop facile ? Vouloir reléguer les femmes au second plan, prétextant une mise de côté volontaire de leur part, n'est-ce pas simplement jouer la carte de l'hypocrisie ? Le gros problème est le suivant : nous vivons dans un monde patriarcal où tout le monde, parfois inconsciemment, considèrent le masculin comme universel. En d'autres termes, parler des femmes, c'est parler du féminisme et non pas de la deuxième moitié de l'humanité.